

Humain ? Transhumanisme chez Isaac Asimov et Laurent McAllister

Marc Ross Gaudreault

Numéro 167, automne 2012

La science-fiction d'Isaac Asimov

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross Gaudreault, M. (2012). Humain ? Transhumanisme chez Isaac Asimov et Laurent McAllister. *Québec français*, (167), 33–37.

Humain ? Transhumanisme chez Isaac Asimov et Laurent McAllister

PAR MARC ROSS GAUDREULT*

A quoi ressemblera l'humain de demain ? Voilà bien une question que les avancées en technosciences ont rendue éminemment pertinente. La science et son pendant technologique ont, depuis la Grande Guerre, connu un emballement exponentiel qui n'a de cesse de repousser l'imaginaire, abreuvant des genres littéraires dont la science-fiction fait alors figure (allez, osons le terme) d'avant-garde par sa propension, comme le disait Harry Harrison, « [that] science-fiction shot-guns the future¹ » ; c'est-à-dire que parmi toutes les idées qui émergent de son exploration des possibles, certaines parviennent à anticiper avec justesse les développements scientifiques et technoscientifiques à venir. Ce n'est alors pas un hasard si le discours des technophiles et extropiens plus ou moins zélés en marge de la World Transhumanist Association (WTA) intègrent des tropes science-fictionnels dans leurs propos – il devient en effet difficile de faire abstraction du genre lorsque vient le moment de poser la question de la nature de l'humain de demain ou, pour reprendre l'expression du journaliste Antoine Robitaille, de ce « nouvel homme nouveau² ».

Mutant ? Homme génétiquement modifié ? Immortel ? Cyborg ? Androïde ? Ordinateur doué de conscience ? Le posthumain, à travers la fiction, s'est incarné sous une pléthore de variantes, qui renvoient toutes à un schisme concernant notre définition contemporaine de l'humain : « Ces êtres ont souvent une part humaine "traditionnelle", quelques tissus, le cerveau, parfois la forme, mais pas toujours. Souvent, ils ont été modifiés génétiquement. Ou alors, ils sont totalement synthétiques. Dans la science-fiction comme dans les utopies posthumanistes, les possibilités semblent illimitées. L'ère posthumaine s'annonce peuplée non seulement d'êtres très dissemblables, mais d'espèces distinctes les unes des autres. La posthumanité sera plurielle...³ »

Le transhumain

Le posthumain, prochain stade évolutionnaire, en un sens arrêté, m'intéresse toutefois moins que son épisode transitoire : le transhumain. C'est durant cet intervalle que s'effectue la métamorphose graduelle de l'humain ; une transformation qui redéfinit la définition même de l'espèce. Le transhumain est toutefois inachevé – là où le processus évolutionnaire du posthumain est, en un sens, complété et *défini* (autant physiquement qu'étymologiquement), le transhumain est un devenir, un processus en cours de formation et dont la seule présence entre en conflit avec l'*homo sapiens*, lequel refuse nécessairement son obsolescence. Dans ce contexte, redéfinir l'humain s'accompagne d'une résistance s'ancrant dans un débat à la fois éthique, mais également – et c'est là le terrible de la chose – xénophobique.

C'est d'ailleurs ce qui se dégage, en général, de l'ensemble des récits d'Isaac Asimov portant sur la figure du robot : une redéfinition du concept de l'humain, alors en mode transitoire. Le transhumanisme d'Asimov a cependant cette particularité qu'il s'effectue selon deux modes de progression vers le posthumain : la machinisation de l'humain et l'humanisation de la machine, qu'il mentionne explicitement dans la novella *L'Homme Bicentenaire* (*Bicentennial Man*, publiée pour la première fois en 1976),

« Mutant ? Homme génétiquement modifié ? Immortel ? Cyborg ? Androïde ? Ordinateur doué de conscience ? Le posthumain, à travers la fiction, s'est incarné sous une pléthore de variantes, qui renvoient toutes à un schisme concernant notre définition contemporaine de l'humain... »



quintessence de ce transhumanisme double et sur lequel porte spécifiquement mon analyse : « On dira que vous l'avez fait uniquement pour vous. On dira que cela fait partie d'une campagne pour *robotiser les êtres humains* ou pour *humaniser les robots* ; que ce soit l'un ou l'autre, ce sera mauvais et dangereux. Vous n'avez jamais vécu une campagne politique de haine, monsieur Martin, et je peux vous dire que vous serez l'objet de calomnies de telles sortes que ni vous ni moi ne pourrions les imaginer, et pourtant il y aura des gens pour les croire.⁴ » L'extrait amalgame les deux déplacements en le plaçant sous l'auspice d'une perception négative de la part du public. Au moment où cet énoncé a lieu, ce même public bénéficie pourtant des avancées technologiques offertes par les recherches d'Andrew, le robot émancipé désirant devenir un humain dont la novella raconte l'histoire. Il faut dire qu'Andrew est une anomalie : robot-servant de première génération, conçu pour effectuer les tâches d'un majordome, il a été *prénommé* par les enfants de son propriétaire avant de montrer très tôt des signes de créativité extérieurs à sa programmation d'origine. Le fait d'acquérir un nom propre le distingue désormais de la chosification et détermine la machine à l'individualisation – en d'autres termes, le faisant passer de vulgaire objet au titre (enviable, tout de même) de sujet.

De robot à humain

L'approche artistique (Andrew devient sculpteur sur bois) devient alors l'expression de cette individualité nouvellement acquise, laquelle n'entre d'ailleurs pas en conflit avec les Trois Lois de la Robotique⁵ sur lesquelles s'ouvre, en exergue, à peu près tous les recueils de robots de l'auteur. L'Art, pour être reconnu comme tel, doit provoquer une réponse émotionnelle ; ce n'est alors pas un hasard si c'est la pratique artistique qui confère au robot son premier véritable sentiment humain – le plaisir : « Monsieur déclara : / – Ce sont des objets étonnants, Andrew. / Andrew répondit : / – Cela me fait plaisir de les fabriquer, Monsieur. / – Plaisir ? / – Cela facilite la circulation des circuits de mon cerveau. Je vous ai entendu utiliser le mot « plaisir » dans des cas qui correspondent à ce que je ressens. Cela me fait plaisir de les fabriquer, Monsieur.⁶ »

Les œuvres d'Andrew se vendant bien, l'Art lui permettra d'obtenir l'amorce d'une existence légale, nouvelle étape de son humanisation, grâce aux revenus pécuniaires ainsi constitués : « – Eh bien ! Il [Andrew] fait votre fortune, Gerald. / – Pas complètement, répondit Monsieur. La moitié de cette somme est sur un compte au nom d'Andrew Martin. / – Le robot ? / – Oui, c'est ça. Je voulais savoir si c'était légal. / – Légal ? (La chaise de Feingold craqua quand il s'y adossa.) il n'y a aucun précédent, Gerald. Comment votre robot a-t-il pu signer les papiers nécessaires ? / – Il peut signer son nom et je leur ai apporté la signature. Je ne l'ai pas emmené à la banque. Dois-je faire quelque chose d'autre ? / – Hum [...] Nous pouvons placer un administrateur qui gèrera toutes les sommes en son nom et qui le protégera du monde hostile.⁷ » Enhardi par l'argent s'accumulant au fil des décennies, Andrew utilisera les fonds ainsi constitués afin

d'acheter sa liberté auprès de son propriétaire, exactement de la même manière qu'un esclave rachetait sa liberté auprès de son maître à l'époque de l'Amérique esclavagiste. Cette manumission effective suscite une résistance extérieure : des poursuites légales s'ensuivent, le procureur régional arguant que le mot « liberté » (« freedom ») n'a pas de sens lorsqu'appliqué à un robot ; « Seul un être humain peut être libre.⁸ » Devant le juge, ce sera le plaidoyer d'Andrew qui fera pencher la balance en sa faveur : « C'était la première fois qu'Andrew parlait au procès et le juge sembla un instant étonné par le timbre humain de sa voix. Il lui demanda : / – Pourquoi veux-tu être libre, Andrew ? En quoi cela t'importe-t-il ? / – Andrew répondit : / – Voudriez-vous être un esclave, Votre Honneur ? / – Mais tu n'es pas un esclave. Tu es un excellent robot, un robot génial d'après ce que j'ai entendu, un robot capable d'expression artistique incomparable. Que pourrais-tu faire de plus si tu étais libre ? / – Peut-être rien de plus que maintenant, mais je le ferais avec plus de joie. On a dit dans ce tribunal que seul un être humain peut être libre. Moi il me semble que seul quelqu'un qui désire la liberté peut être libre. Je désire la liberté. / Ce fut cela qui convainquit le juge. La phrase capitale de son verdict fut : Il n'y a aucune raison de refuser la liberté à un objet qui possède un cerveau assez développé pour saisir le concept et souhaiter la condition. Puis la Cour suprême [World Court, dans la version originale] confirma le verdict.⁹ »

L'Art, dans la novella, a permis la libération du robot au même titre que l'Art a réellement, à travers les écrits d'Asimov, libéré le robot du carcan antagoniste qui lui était jusqu'alors réservé. Moment crucial de son humanisation, puisque cette reconnaissance effective de la machine-libre qu'est désormais Andrew pave la voie à une redéfinition du cadre législatif par le vote de lois encadrant sa personne et le protégeant judiciairement des mauvaises intentions pouvant être professées à son égard et ce, au même titre qu'un humain normalement constitué – il en arrive même à contourner son inhabileté à mentir en faisant intervenir des humains à sa place. À ce stade, le déplacement de la machine vers l'humain couvre désormais toutes les facettes de la *persona* du robot, puisque sa mentalité unique est désormais reconnue aux yeux de l'État. La redéfinition de l'humain est alors amorcée ; mais Andrew a bel et bien conscience que son corps robotique, *physique*, fait obstacle à la redéfinition de l'humain que sa seule existence provoque. La campagne dont il est question dans le premier extrait cité plus haut concerne justement cette étape de l'humanisation physique de la machine, qui passe parallèlement par le développement du déplacement inverse, soit celui de l'humain vers la machine. Un développement que le lecteur contemporain peut facilement reconnaître comme étant déjà amorcé dans le réel, comme nous le rappelle Antoine Robitaille, lequel recense toute une panoplie de gadgets ayant révolutionné la médecine moderne et relevant d'une forme de transhumanisme, dont le *pacemaker* et les implants cochléaires sont de loin les plus courants¹⁰. Lorsqu'Asimov, à travers un Andrew désormais recouvert de la réplique d'une peau dotée d'impressions tactiles,

faisant de lui un pur androïde, introduit des prothèses biomécaniques pouvant servir autant à Andrew qu'à des humains dont les organes éprouvent des défaillances, il ne fait qu'extrapoler une branche de la médecine que l'implantation du premier stimulateur cardiaque à batterie, en 1958, avait déjà défrichée. Mais il demeure que l'inventivité de la chose frappe doublement l'imaginaire du lecteur lorsque ces prothèses sont conçues par un robot dont le plus grand désir est de devenir humain : « Docteur Magdescu, vous ne m'avez pas compris. [...] Si de tels mécanismes peuvent être construits dans mon propre corps, on peut tout aussi bien les construire dans des corps humains. On a déjà pu remarquer la tendance actuelle à prolonger la vie humaine par l'emploi de prothèses. Il n'existe aucun appareil mieux conçu que ceux que j'ai dessinés et que je dessine.¹¹ »

Andrew n'obtiendra cette reconnaissance de son humanité que lorsqu'il renoncera à l'immortalité *de facto* de son être-machine, c'est-à-dire, de son cerveau positronique. La cérémonie survient le jour de son 200^e anniversaire¹², avant qu'il ne s'éteigne quelque temps plus tard¹³. L'égalité devant la mort fait taire les détracteurs xénophobes bénéficiant pourtant des avancées prosthétiques (cybernétiques ?) améliorant l'humain. Le transhumain, dans sa forme *robot sapiens*¹⁴, est ici défini en fonction de cette rencontre biomécanique entre l'homme et la machine, dont tous deux doivent, peu importe l'origine de leur cerveau – naturel ou artificiel, biologique ou positronique – accepter, malgré l'extension durable de leur vie, leur condition de mortel pour accéder au statut d'humain. Proposition paradoxale : le transhumain se définit ici par la mort alors même qu'il suppose la mort de l'*homo sapiens* – et ce faisant, par le rejet de l'immortalité, cet autre posthumanisme qui rend caduc l'accroissement entropique de la succession des instants, « [c]ar [...] triompher de la Faucheuse peut être éprouvé comme l'expérience d'une éternité immobile, d'un temps qui se rature lui-même à la mesure de son expansion¹⁵ », et dont l'absence de finitude représentée par la mort impose une perte de sens à la frénésie existentialiste de l'Être conscient de son achèvement – d'où la difficulté de son acceptation par le corps social.

De humain à robot

La mort naturelle préfigure ainsi, par cet accroissement de l'entropie, une dégénérescence, qui est le propos derrière cet autre transhumanisme professé dans cette autre novella qu'est *Sur la plage des épaves* de Laurent McAllister¹⁶. Sa parenté avec celle du Bon Docteur, notamment concernant son emploi d'implants biomécaniques, va de soi. Mais là où Asimov, bien qu'évoquant un épisode de maltraitance envers Andrew, *sous-estime* le sentiment xénophobe émergeant face au transhumanisme en supposant que le corps social se pliera volontiers à une mise à jour du cadre législatif *sous forme de compromis*, tuant dans l'œuf le balancier réactionnaire émotionnel devant l'obsolescence de l'*homo sapiens* (ce qui peut paraître quelque peu naïf), McAllister propose plutôt, en poussant le concept beaucoup plus loin, l'*échec du rejet de ce même transhumanisme*.

« Échec du rejet » : voilà bien un curieux énoncé, dont l'articulation sous forme de pléonasme cache en réalité une position devant le posthumain qui s'effectue en deux temps. Le rejet d'abord. La mise en intrigue de la novella s'articule autour de la colonisation d'une nouvelle planète jugée, depuis la Terre, comme potentiellement habitable – alors que la réalité est tout autre. L'effort de colonisation semble voué à l'échec : le système est *sale*, c'est-à-dire qu'il comprend une densité phénoménale de micro-météorites, réduisant dramatiquement la durée de vie de tout ce qui se trouve en orbite ; et la planète elle-même est recouverte d'un dense tapis de deux mètres d'épaisseur constitué de micro-organismes unicellulaires sécrétant un cocktail de toxines qui tuent tout être vivant en quelques minutes¹⁷, au point où la protagoniste, Valyr, affirme qu'il s'agit là d'« un monde qui serait vacciné contre les invasions extra-planétaires. Qui aurait tous les anticorps voulus pour venir à bout de l'équipement des envahisseurs, et aussi de leur volonté...¹⁸ »

Au rejet de la planète répondra le rejet de la solution de la Première Génération de colons. Il faut dire que celle-ci, galvanisée par l'effort de colonisation, investit toutes ses énergies dans la modification de l'humain afin de le rendre, à terme et au fil des générations, compatible avec l'environnement de la planète. La volonté d'abandonner l'humain au profit d'un posthumain adapté au nouvel environnement est manifeste, et les premiers colons, autant que les générations subséquentes sur lesquelles les premiers effectueront sans vergogne (et sans réflexion éthique !) leurs expériences de modifications physiques, doivent être considérés comme autant de transhumanistes.

La première modification apportée sera génétique afin de renforcer le système immunitaire humain, question de pouvoir respirer à la surface de la planète sans scaphandre – du moins, dans les environnements où la concentration de lichens mortels est la moindre, soit à la surface des océans et sur le littoral. Si le gène amorce le virage transhumaniste, ce sera toutefois la seule occurrence de ce type – toutes les modifications subséquentes de l'humain de base utiliseront plutôt le « plaste », un matériel biomécanique fonctionnant à la manière d'implants et renvoyant directement au *robot sapiens* de Robitaille : « Une modif génétique était trop radicale pour satisfaire les plus difficiles et la Première Génération s'empessa d'y substituer du plaste. [...] Le plaste ne se confondait pas avec l'organique et il était plus performant, de toute façon. Des implants en plaste, répartis dans tout le corps, générèrent les enzymes voulues et il devint possible de sortir à l'air libre et sans crainte. [...] Le plaste était pratiquement invulnérable aux formes de vie indigènes. C'était un matériau miracle : solide, résistant, léger, intelligent, actif au niveau nanoscopique... [...] On pouvait en fabriquer avec un peu de sable et d'air.¹⁹ » Un matériau miracle, qui emballe la Première Génération de colons au point d'imposer toutes sortes de modifications physiologiques aux générations subséquentes, dont les opérations chirurgicales pour l'implantation d'organes en plaste commencent dès la naissance – quand elles ne sont pas *in vivo*. Le



résultat n'a que peu à voir avec l'humain d'origine²⁰; et il ne s'agit toujours que d'une ébauche, d'un processus transhumaniste en constant perfectionnement : « Keller avait produit de nouvelles mains, "manos version deux point zéro" comme il les appelait, avec des articulations supplémentaires et de nouveaux degrés de liberté. Elles faisaient fureur chez la Première Génération, surtout qu'elles pouvaient s'échanger entre individus histocompatibles. Des organes permutables à chaud. Un nouveau vice. Désormais, les collaborateurs de Keller raffinaient leurs plans pour les naissances à venir. Ils ne se contentaient plus de béquilles en plaste pour la chair défaillante; ils envisageaient une réingénierie radicale qui adapterait le corps humain à la planète. Des implants introduits dès la naissance régleraient au mieux la croissance et le développement du système immunitaire. Il était incroyablement facile de s'arranger pour que les implants grandissent au même rythme que la personne, tout en permettant des mises à jour et des modifs ultérieures.²¹ »

Le fait de prendre leurs enfants et leurs petits-enfants comme les cobayes dociles d'expériences transhumanistes plante nécessairement la graine de la sédition chez ceux-ci. Le rejet du transhumanisme, d'abord larvé, se fait de plus en plus fort, avant d'éclater dans la violence d'une révolution. Et c'est en cela que McAllister se distingue d'Asimov : là où chez le Bon Docteur le transhumanisme est une promesse implicite (promesse d'une longévité accentuée, de maladies enrayerées, de capacités de raisonnement décuplées, voire de force et de réflexes accrus, etc.), McAllister associe plutôt le transhumanisme à une perte, soit celle de l'humain dans sa forme naturelle. Le transhumanisme de celui-ci est une malédiction imposée par une Première Génération quelque peu schizoïde, obnubilée par l'occupation à tout prix de Nouveau-Monde. Leurs enfants ne sont, dans leurs mains, qu'une propriété, un jouet dont se servir, voire pour assouvir leurs pulsions – l'inceste étant d'ailleurs très répandu. Or, l'imposition du processus est perçue comme un traumatisme : « "Le Docteur Bonnechair nous promet des oreilles améliorées, des nez, des gorges, des yeux. Il peut nous montrer les diagrammes, il a toutes les nouvelles versions qu'il nous faut pour les pieds de nos enfants, les viscères, les lèvres, les dents, et j'oubliais, même des villosités en plaste pour le petit intestin pour digérer la microflore indigène, et Dieu sait quoi encore ! Amanda et moi, nous sommes polis à chier, comme tous les Deuxièmes, nous sourions et opinons du bonnet. Quand Keller promet que les Quatrièmes pourront manger des tapis microbiens au déjeuner, nous ne faisons que sourire et dire merci, c'est merveilleux, nous sommes si contents. Mais c'est un foutu mensonge, Valyr !"²² »

Le projet transhumaniste est ainsi totalement rejeté en fonction de cela même qu'il promet : la mort de l'humain, et son remplacement par une forme d'*homo superior* dont la constitution repose sur des implants renvoyant directement au *robot sapiens*. Valyr, malgré son statut de Première et sa participation au rêve transhumaniste, ressentira la même révolte viscérale que les générations suivantes devant la vision de ce qui pourrait bien être le posthu-

main – révolte qui le fera participer à la révolution anti-plaste, anti-transhumaniste : « [D]e quand datait la révolte de Valyr ? La réponse la plus évidente était : de ce moment où elle avait appelé à l'écran les plus récentes illustrations de Keller représentant des humains adaptés à Nou et qu'elle avait été incapable d'y voir des êtres humains. On aurait dit des extra-terrestres de dessins animés. Keller avait toujours été bien trop xénophile. Valyr, crispant ses mains de plaste (manos version trois virgule cinq) en avait frêmi de répulsion.²³ »

La révolution, avec l'aide de Valyr, sera certes victorieuse, et les générations subséquentes verront leurs modifications transhumanistes revenir à zéro. La planète sera toutefois la seule véritable gagnante : l'espérance de vie est en chute libre, tout comme la natalité – la microflore indigène ayant rendu quasi stériles les sixièmes et septièmes générations anti-transhumanistes, qui ont néanmoins élevé le dogme anti-plaste au statut de religion, et le plaste lui-même est perçu comme une forme de péché. La colonie périlite ; aussi, lorsque, à la fin de la novella, la seconde vague de colons arrive sur les arches stellaires, avec des moyens industriels démesurés, on pourrait croire que ceux-ci seront accueillis comme des sauveurs... par une population humaine, c'est-à-dire, d'*homo sapiens* : « Nous avons une histoire à raconter, dit-elle en souriant tristement. Ils seront déçus, c'est certain, que nous n'ayons pas occupé le continent, mais ils verront bien que l'humanité a survécu ici, grâce à nous. Si ce n'avait été de nous, c'est un bataillon d'androïdes en plaste qui les recevrait.²⁴ »

McAllister réserve toutefois un *punch* éminemment dysphorique au lecteur et qui cautionne l'échec de la révolution anti-plaste : les humains qui débarquent sont en fait des transhumains, modifiés par cela même que les colons ont rejeté : « Les colonies étaient toujours plus conservatrices que les métropoles... même quand elles se croyaient révolutionnaires. Nouveau-Monde les avait forcés à tout miser sur le développement du plaste [...]. Pourquoi donc avaient-ils supposé que la Terre n'exploiterait pas le potentiel de la même technologie ? Parce que ce n'était pas nécessaire ? Mais ce l'était. Il fallait adapter l'humanité à la vie dans l'espace. Et il fallait changer pour changer, parce que rien ne restait jamais stable. Pire encore, ces hommes et ces femmes qui venaient de débarquer avaient quitté la Terre un siècle auparavant. Restait-il sur Terre une seule personne que Valyr aurait reconnue comme humaine ?²⁵ »

C'est le propre des générations de se rebeller contre l'ordre établi par leurs prédécesseurs. Et c'est le propre des auteurs d'élaborer des intrigues qui se distinguent de celles échafaudées par leurs prédécesseurs. En ce sens, la révolution des colons de Laurent McAllister n'est que le reflet esthétique d'une prise de conscience, mais aussi une prise de position du champ littéraire quant à l'utopie annoncée par les apologistes de la transhumanité. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'Asimov faisait partie de ceux-ci, bien au contraire ; mais il demeure que le Bon Docteur avait une vision particulièrement positiviste en ce qui concerne les robots, dont *L'Homme Bicentenaire* en fait le moteur du prochain stade

évolutionnaire de l'humanité par notre conscience libertaire qui refuse l'esclavagisme. Laurent McAllister, au contraire, recentre le débat transhumaniste autour de la perte de l'humanité qui se cache derrière tout transhumanisme, réitérant *de facto* ce qui est néanmoins au centre de la novella d'Asimov – à savoir, le débat éthique qu'annonce l'attrait de la posthumanité, qui devrait avoir lieu, espérons-le, avant que la singularité de Vernor Vinge²⁶ n'ait été atteinte... □

* Doctorant en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal

Notes

- 1 Harry Harrison, « Inventing New Worlds I », in Rex Malik (dir.) *Future Imperfect. Science fact and science fiction*, Londres, Frances Pinter, 1980, p. 77.
- 2 Il s'agit du titre de son essai : *Le nouvel homme nouveau. Voyage dans les utopies de la posthumanité*, Montréal, Boréal, 2007, 220 p.
- 3 *Ibid.*, p. 13.
- 4 Isaac Asimov, « L'Homme Bicentenaire » in *Le Grand Livre des Robots T.1. Prélude à Trantor*, Paris, Presses de la Cité, coll. « Omnibus », 1990 [1976], p. 526. Je souligne.
- 5 Création d'Asimov et de John W. Campbell Jr (rédacteur en chef d'*Astounding Science-fiction*), les Trois Lois de la Robotique sont très certainement l'un des plus importants legs du premier, et ont pour but d'enrayer toute forme d'antagonisme chez les robots ; démolissant du même coup le mythe du robot-destructeur qui foisonnait dans le cinéma et la littérature sérielle de série B. Elles s'énoncent comme suit : « LES TROIS LOIS DE LA ROBOTIQUE. Première Loi. Un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser sans assistance un être humain en danger. Deuxième Loi. Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par les êtres humains, sauf quand ces ordres sont incompatibles avec la Première Loi. Troisième Loi. Un robot doit protéger sa propre existence tant que cette protection n'est pas incompatible avec la Première ou la Deuxième Loi. » Isaac Asimov, *Le Grand Livre des Robots T.1. Prélude à Trantor*, Paris, Presses de la Cité, coll. « Omnibus », 1990, p. 7. Les Trois Lois sont apparues par écrit pour la première fois dans la nouvelle *Runaround*, publiée dans l'édition de mars 1942 d'*Astounding science-fiction*.
- 6 Isaac Asimov, « L'Homme Bicentenaire », *op. cit.*, p. 498.
- 7 *Ibid.*, p. 500.
- 8 *Ibid.*, p. 503.
- 9 *Ibid.*, p. 504.
- 10 Voir Robitaille, p. 21-30.
- 11 Asimov, « L'Homme Bicentenaire », p. 521.
- 12 C'est d'ailleurs cette scène qui donne son titre au récit : « Andrew était dans un fauteuil roulant. Il pouvait marcher mais avec peine. Sous le regard de l'humanité tout entière, le président du monde déclara : / – Il y a cinquante ans, on vous avait déclaré robot cent cinquantaire, Andrew. (Il fit une pause puis continua d'un ton plus solennel) : Aujourd'hui, nous vous déclarons homme bicentenaire, monsieur Martin. / Et Andrew, souriant, tendit la main pour serrer celle du président. » *Ibid.*, p. 530.
- 13 Épisode qui donne droit à une *death bed scene* touchante parce que paradoxalement sur le ton de la réussite : « Les pensées d'Andrew s'évanouissaient petit à petit. Il était allongé. Il essayait désespérément de les retenir. Un homme ! Il était un

homme ! Il voulait que ce soit sa dernière pensée. Il voulait s'en aller [*He wanted to dissolve*, dans la version originale] – mourir – avec cela. » *Ibid.*, p. 531.

- 14 Expression que j'emprunte à Antoine Robitaille, p. 19.
- 15 Simon St-Onge, « Le nouvel homme nouveau est l'originaire », in Jean-François Chassay et Elaine Després (dirs.), *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », n° 22, 2009, p. 135.
- 16 Pour ceux qui ne le savent pas encore, derrière le pseudonyme de Laurent McAllister se cachent deux écrivains francophones chevronnés, le Franco-Ontarien Jean-Louis Trudel et le Québécois Yves Meynard.
- 17 « Les microbes avaient de quoi faire bander un bioguerrier. Ils sécrétaient une centaine de familles différentes de composés dont la toxicité était spectaculaire. Les techs supputèrent qu'il suffisait de passer quinze minutes sans protection à la surface de la planète pour choper une dose mortelle. » Laurent McAllister, « Sur la plage des épaves » in *Solaris*, n° 164 (automne 2007), p. 43.
- 18 *Ibid.*, p. 39.
- 19 *Ibid.*, p. 48.
- 20 « C'était un problème commun à tous les Troisièmes. Les implants de plaste avaient garanti leur force et leur santé, mais aussi une troublante absence d'imperfections. Quelque chose en eux témoignait de la même impersonnalité qui afflige tous les simulacres d'humains, des figures de cire aux poupées animatroniques. Les bosses éparses sous la peau, trahissant la présence d'un sous-système de plaste, ne faisaient qu'empirer l'impression. » *Ibid.*, p. 70.
- 21 *Ibid.*, p. 59.
- 22 *Ibid.*, p. 62.
- 23 *Ibid.*, p. 70-71.
- 24 *Ibid.*, p. 90.
- 25 *Ibid.*, p. 92.
- 26 La singularité de Vinge, qu'il situe vers 2030 en fonction du développement actuel de l'informatique et de la biotechnologie, est un concept eschatologique qui renvoie à un moment hypothétique au-delà duquel rien de ce qui concerne l'humain pris dans son sens ontologique ne peut être envisagé avec certitude, car au-delà se trouverait le germe d'un posthumanisme. Voir Vernor Vinge, *The Coming Technological Singularity : How to Survive in the Post-Human Era*, 1993, <http://www-rohan.sdsu.edu/faculty/vinge/misc/singularity.html>.

Bibliographie

- ASIMOV, Isaac. « L'Homme Bicentenaire » in *Le Grand Livre des Robots T.1. Prélude à Trantor*, Paris, Presses de la Cité, 1990 [1976], coll. « Omnibus », p. 495-531.
- HARRISON, Harry. 1980. « Inventing New Worlds I » in Rex Malik (dir.). 1980. *Future Imperfect. Science fact and science fiction*, Londres, Frances Pinter, 1980, p. 73-80.
- ROBITAILLE, Antoine. *Le nouvel homme nouveau. Voyage dans les utopies de la posthumanité*, Montréal, Boréal, 2007, 220 p.
- ST-ONGE, Simon. « Le nouvel homme nouveau est l'originaire », in Jean-François Chassay et Elaine Després (dirs.), *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, coll. « Figura », n° 22, p. 119-137.
- VINGE, Vernor. *The Coming Technological Singularity : How to Survive in the Post-Human Era*, 1993, <http://www-rohan.sdsu.edu/faculty/vinge/misc/singularity.html>.